

Les fidèles de la mort The faithful of death

Lise Monette

Volume 15, numéro 2, novembre 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031572ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031572ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, L. (1990). Les fidèles de la mort. *Santé mentale au Québec*, 15(2), 212–220. <https://doi.org/10.7202/031572ar>

Résumé de l'article

Contribution à la clinique de la mélancolie, cet article repose sur l'étude de la dynamique transférentielle et contre-transférentielle de patientes désaffectées dont la léthargie émane d'une relation à une mère qui ne les a peu ou pas investies. Après avoir distingué leur mode spécifique d'incorporation de l'imaginaire maternel, le dévoilement d'un culte porté à la mère permet d'esquisser les composantes de cette religion privée centrée sur l'idolâtrie plutôt que sur l'idéalisation de l'objet d'amour.

Les fidèles de la mort

Lise Monette*

Contribution à la clinique de la mélancolie, cet article repose sur l'étude de la dynamique transférentielle et contre-transférentielle de patientes désaffectées dont la léthargie émane d'une relation à une mère qui ne les a peu ou pas investies. Après avoir distingué leur mode spécifique d'incorporation de l'imaginaire maternelle, le dévoilement d'un culte porté à la mère permet d'esquisser les composantes de cette religion privée centrée sur l'idolâtrie plutôt que sur l'idéalisation de l'objet d'amour.

«Vous lui demandez: En quoi la maladie de la mort est-elle mortelle? Elle répond: En ceci que celui qui en est atteint ne sait pas qu'il est porteur d'elle, de la mort. Et en ceci aussi qu'il serait mort sans vie au préalable à laquelle mourir, sans connaissance aucune de mourir à aucune vie» (Marguerite Duras, *La-maladie de la mort*).

Cette étude est une contribution à la clinique de la mélancolie. Issue de ma pratique avec des patients (surtout des femmes) dont l'absence d'affect, la léthargie, créa une impasse dans la dynamique transférentielle et contre-transférentielle, elle précisera d'abord ce qui les distingue du profil esquissé par A. Green pour développer leur territoire psychique propre. Le tout débouche sur une réflexion sur la place du narcissisme primaire dans cette problématique.

Où il sera question de mort psychique, celle par laquelle le sujet se vit mort-vivant. Cet état implique une neutralisation constante des affects par un travail (psychique) qui tue dans l'œuf, en quelque sorte, tout mouvement qui serait l'annonce d'une intensité ou d'un état d'excitation quelconque et, bien sûr, entraîne l'absence de plaisir et, a fortiori, de jouissance.

La léthargie¹, cet état dans lequel on semble mort, en fait le mort n'est pas à proprement parler analogue à la dépression ou la mélancolie. Tout le psychisme ici se polarise autour d'une réduction à minima de l'intensité affective; aucun événement externe ne vient la modifier. La neutralité, l'uniformité, la constance des états intérieurs deviennent ses vertus principales. La résultante peut être l'apathie, mais elle n'est pas

* L'auteure est psychanalyste et professeure au département de philosophie à l'Université du Québec à Montréal.

ressentie comme telle à l'origine, car elle sera conquise de haute lutte; aspiration au repos perpétuel et fuite de l'agitation intérieure dans la quête sans cesse renouvelée d'un engourdissement de l'âme, d'une somnolence de l'âme. Nous la distinguerons de son sens étroitement médical qui décrit une propension au sommeil, c'est-à-dire à un état du corps.

La tentative de réduction à minima de toute émotion ou même sa destruction s'applique de manière non discriminatoire autant aux affects de joie et d'amour, de tendresse, de colère et de haine. C'est l'équanimité de l'humeur qui se veut égale à elle-même, sans arête et sans paroxysme. Je dirais une indifférence cultivée envers soi-même qui a toutes les apparences extérieures de la nonchalance, mais nécessite un acharnement constant qui mobilise toutes les énergies pour qu'aucune saillie ne vienne troubler la surface psychique qui se veut lisse.

Pourquoi cette contrainte à la neutralité? À quelles fins obéit-elle? Que pouvons-nous dégager de sa dynamique?

On sait comment l'animal en danger fait le mort. Quelle menace passée ou présente guette le mort-vivant au point de l'obliger à cette simulation qui dérobe à soi-même et aux autres tout embryon de vie affective. Que protège ce «trompe-l'œil»? Ces réflexions et interrogations sont tributaires de patient-e-s qui sont en attente pour commencer à vivre, comme ceux/celles qui disent ne pas avoir la permission de vivre. Attente de quoi? Permission de qui? Quelques lignes de Corneille, rencontrées dans le Littré, rassemblent étonnamment les principaux éléments en cause.

«Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
À force d'être juste on est souvent coupable,
Et la fidélité qu'on garde
Après un peu d'éclat, imprudemment traîne un long châtiment»
(Corneille, 1862).

La fidélité à la mère, morte psychiquement, devient pour ses grands enfants le centre et le but de leur vie, que celle-ci soit décédée ou pas. Et la culpabilité tenaille irrémédiablement l'infidèle qui se «distrait» du culte. J'esquisserai successivement des configurations de cette problématique: a) le deuil blanc; b) le sentiment de culpabilité de l'infidèle; c) le travail de Thanatos: le maintien du léthal; d) le culte du mort-vivant: la fidélité à l'autre.

Le deuil blanc

Tout deuil craint sa fin, dit-on, car il signe l'arrêt de mort définitif de l'objet perdu. Mais qu'en est-il d'un deuil blanc, expression empruntée à A. Green (1982) dans son très beau et pénétrant texte «La mère morte»?

Précisons ce qui distingue et rapproche mes patient-e-s «éteignoirs» de ceux décrits par l'auteur. Il réfère, dans un premier temps, à une mère vivante, présente à son enfant qui se sent aimé d'elle. Le temps du traumatisme réside dans la disparition soudaine et définitive de cette mère, mère dépressive, du fait d'un deuil non élaboré, à laquelle se substitue une mère morte-vivante. Le troisième temps consiste en l'effort éperdu de l'enfant pour faire sens de cette déchirure, de ce hiatus, qui s'accompagne de ses interrogations sur son rôle dans la disparition de cette mère archaïque, avec le sentiment de culpabilité qui s'en suit. Le texte de Green repose sur les réactions à une perte subite de l'amour maternel, qui est attribuée soit à ses pulsions destructrices par l'enfant, soit au père. Il s'en suit un «désinvestissement de l'objet maternel et une identification à la mère morte» (Green, 1982), conservation cannibalique de la mère pour demeurer en relation avec elle.

S'agit-il du même processus chez ces «fidèles de la mort» qui n'ont pas connu un temps premier de félicité? Certes, l'incorporation cannibalique de la mère morte domine leur dynamique psychique. Mais sur le plan de leur économie psychique, ce mécanisme n'est pas, comme chez les patients de Green, compensatoire au sens étroit du terme: désinvestissement de l'objet vivant aimé, suivi d'un investissement de l'objet mort. Il s'agit d'un sur-investissement nécessaire, vital pour qu'il y ait un quelconque lien. Le père, dans cet imaginaire est totalement absent, alors qu'il devient le bouc émissaire chez Green³. Chez les «fidèles de la mort» il n'y a même pas possibilité d'entrer en relation étroite avec d'autres. Cependant, Green écrit à propos de la douleur psychique:

«Seul existe le sentiment d'une captivité qui dépossède le Moi de lui-même et l'aliène à une figure irréprésentable». (Green, 1982, 234)

Ce qui cerne au plus près le processus rencontré. Il n'y a pas cependant de scène primitive telle que décrite par Green. Le rapport duel qui caractérise le fidèle de la mort perpétue des rapports spécularisés aux autres, c'est-à-dire des non-rapports, puisque l'autre n'est jamais reconnu comme différent-e de soi. Green ajoute:

«Le deuil blanc de la mère morte serait le corps commun de leurs amours défunes» (Green, 1982, 244),

que nous modifions en le paraphrasant: le deuil blanc des fidèles de la mort serait celui des amours «gelées» de la mère et l'enfant. Cette aire glaciale d'un enfant venu du froid induit ce vide au cœur du deuil blanc, contrebalancé par l'érection d'un autel à une figure maternelle qui n'est personne: ni femme, ni mère.

Le sentiment de culpabilité de l'infidèle

À la suite de M. Klein, Winnicott (1971), dans un article sur la réparation, reprend la fonction de celle-ci comme compensation contre

le sentiment de culpabilité. Poussant plus avant sa réflexion, il dégage la «fausse réparation» de certains patients qui, écrit-il, se rapporte à une identification à leur mère ou plutôt au sentiment de culpabilité inconscient de cette dernière et à sa défense contre la dépression.

Ces mères automates et mécaniques produisent des enfants similaires à elles, car la réparation n'a pas réussi. Devant cet échec à guérir la mère de sa dépression, l'enfant se colle à elle dans l'espoir de la «réchauffer» et de «se réchauffer». Je dirais qu'il y a incorporation du mécanisme de défense de la mère ainsi que de son sentiment de culpabilité inconscient désavoué. D'où le sentiment contre-transférentiel de faux. Ce n'est plus à ce sentiment de culpabilité «emprunté» auquel je me référerai maintenant.

La prise de conscience et l'aveu du poids que représente la fidélité à la mère et la tentation d'y échapper, ou alors la constatation par moments de prendre plaisir à la vie, de se sentir exister, suscitent un profond malaise qui trahit un sentiment de culpabilité: «J'ai laissé tomber ma mère». Ceci est impardonnable.

Ce double destin du sentiment de culpabilité inconscient nous a conduit à réexaminer les composantes du culte du fidèle. La distinction introduite par Pontalis (1978) entre la confiance et la croyance dans son article «Se fier à... sans croire en...» nous amène à reprendre l'expression de «*basic fault*», le «défaut fondamental» de Balint pour pointer l'absence de confiance de base en soi et dans l'autre qu'instaure une carence dans le maternage initial. La croyance viendrait de façon compensatoire occuper la place laissée vide par l'absence de confiance initiale. La croyance favorise à la fois le renoncement pulsionnel et celui de la raison. Double «sacrifice» auquel s'emploie le fidèle par désaffection d'une part et par clivage d'autre part de la raison ratiocinante et de la raison du cœur. (Ces patient-e-s semblent particulièrement peu perspicaces dans l'analyse de leur propre fonctionnement et de celui d'autrui, bien qu'ils s'y intéressent particulièrement). Captifs d'un mirage qu'ils nourrissent de leur croyance aveugle, ils la préservent de tout doute, questionnement, contestation. Ils sont en quelque sorte à l'abri de tout transfert autre que ce transfert, archaïque, auto-suffisant. Ce culte solitaire exclut tout prosélytisme. Dans les phases ultérieures de l'analyse, ils se plaindront d'avoir eu à *constamment* penser à leur mère et qu'il en est maintenant ainsi de leur analyste. Ce poids révèle le credo du fidèle. «Je dois penser/panser ma mère pour qu'elle existe... pour moi». Cette corvée perpétuelle, sans début, ni fin, épuise et vide de toute énergie émotive et rend le fidèle totalement non disponible à son entourage. Son narcissisme emprunté est celui de la mère.

Sommes-nous même en présence d'une réparation ou tentative de réparation de la mère? Il me semble que ces patient-e-s y ont renoncé depuis très longtemps. Alors? Dans la mesure où leur narcissisme

primaire repose sur l'idolâtrie de la mère et que sa disparition provoquerait leur effondrement, il s'avère que leur culpabilité inconsciente porte sur leurs «manquements» à l'égard de la partie morte en eux qui leur permet de survivre. La fixation, l'accrochage au culte de la mort — et non à la morte elle-même — étonne. En fait, ce sont des gens à la fois très dévoués à leur mère imaginaire et particulièrement indifférents à leur mère réelle.

L'envers de ce culte de la mémoire pure n'est pas tant l'oubli de la mère par l'enfant que celle de l'enfant par la mère. «Je me rappelle sans cesse à toi pour ne point tomber dans l'oubli, la désuétude, le néant. Coupable ultimement d'exister, j'essaie de disparaître le plus possible et de justifier mon existence par la tienne.»

Le travail de Thanatos: le maintien du léthal

Freud affirme que la pulsion de mort travaille en silence. J'insisterai ici sur «l'atonie» que produit cette fidélité en rendant silencieux tous les mouvements de vie: cette production du léthal s'exprime par le maintien de l'Identique. Rien de nouveau ou de différent ne doit apparaître ou paraître. Il y a dans cette tentative d'arrêt, de suspension du temps, une lutte acharnée pour ne point se faire déporter loin de l'aimée, dans un temps dont la mère serait absente. Le vertige du vide guette alors. Il s'agit en quelque sorte de la création d'une éternité d'avant la vie, qui ne doit subir aucune modulation ou réécriture. Pas de revisionnisme possible de son histoire. Toute interprétation nouvelle, autre de celle-ci, provoque un rejet (*Ausstossung*) du contenu proposé, mais de l'interprétant aussi! «Je t'écouterai, à la condition que tu participes en miroir à mon temps et mon culte, autrement, toi, comme les autres, tu seras inexorablement excommunié-e...»

Les interprétations reflètent souvent l'impasse transférentielle et contre-transférentielle reproduisant indéfiniment la dynamique psychique enkystée; ou alors, la tentative de réorganisation du sens amène des «scènes» froides qui débouchent sur des ruptures effectives temporaires ou permanentes.

Mais s'agit-il bien du culte porté à l'aimée? Les phases ultérieures de ces analyses dévoilent plutôt un besoin d'*agrippement* à celle qui n'a et n'aura pris de la valeur que de son sur-investissement même. Ici c'est le culte qui a créé la déesse. Ce qui avait débuté par une promesse intérieure: «Je ne te ferai jamais faux bond; je resterai éternellement à tes côtés pour t'éviter solitude et détresse de l'enfant perdu en toi», s'est transformé en interdit de vivre sa vie alors que l'autre n'a pu le faire; mais aussi en crainte d'assumer l'orphelin-e que l'on a toujours été, cette fois à jamais. Résistance donc à se trouver pris-e au piège d'un sentir qui annonce la séparation, le «départage» et le deuil d'un objet

imaginaire dont on était le double nécessaire. Ce processus de «décolage» de l'objet passe par la haine. Son intensité appréhendée dans le transfert en reporte longtemps l'avènement.

En bref, la mort psychique se présente comme une défense contre, d'une part, la dépression devant la perte de ce qui n'a jamais existé et n'existera jamais: «Je n'ai été l'enfant de personne; je ne le serai jamais», et d'autre part, la mélancolie issue des reproches adressés inconsciemment à l'autre, mais aussi à soi. Ultimement, c'est devoir faire face à sa solitude, mais paradoxalement elle était présente depuis l'origine. Solitude à deux dans le partage du léthal.

La peur de se sentir vivre de ces patient-e-s les préserve pendant longtemps de toute pensée suicidaire, car ils se sentent relativement confortables dans leur «atonie». L'émergence progressive d'affects avec leur bouillonnement et leurs frontières imprécises les amènent au seuil de la décompensation ou du suicide face à leur désespoir du temps perdu, du désert intérieur passé entrevu, du deuil presque impossible d'une mère qui n'aura jamais été et de l'enfant qu'ils n'ont jamais pu être. La tentation est alors grande pour l'analyste de vouloir compenser cette mère désertique. malheureusement, sur le plan contre-transférentiel, la route plus ardue et peu gratifiante sera de s'en tenir à une double fonction de présence et de témoin, pour finalement recevoir et contenir la haine devant le sort qui a été réservé au patient-e. Il est mis ainsi en contact avec des sentiments authentiques qui lui assurent une consistance nouvelle qui n'est plus d'emprunt, avec le danger de s'accrocher alors à cette haine dans le transfert pour assurer cette consistance et cette différenciation d'avec l'autre.

Le plaisir de vivre sera d'abord tenu secret de crainte que l'analyste ne le vive lui aussi comme une trahison. «Rien de bon ne doit se passer à l'extérieur de l'analyse», croit-on. Vivre sa vie serait insupportable à l'analyste qui disparaîtrait à son tour... Partager sa vie intérieure avec quelqu'un, dans l'analyse et à l'extérieur, demeurera longtemps inaccessible à ces patient-e-s. Les voies de la créativité qui combinent solitude, réparation et élaboration d'un deuil se révéleront les plus satisfaisantes pour ces fidèles de la mort et leur permettent enfin l'accès au plaisir du jeu. Comme on le souligne souvent, toute création est création de soi-même: ces patients se mettent au monde sans l'analyste, en dehors de lui d'abord (du moins au niveau manifeste...) mais en sa présence.

L'analyste se vit dans ses analyses, complètement inutile après s'être vécu «niais» dans ses reflets et «à côté de la plaque» lors de ses trouvailles... Le défi est double: surmonter le découragement et l'envie d'abandonner devant l'immobilisme des premières années, ensuite contenir ultérieurement une haine massive qui corrode le lien déjà ténu, sous peine de le voir se dissoudre. Alors, alors seulement, quelque chose

de l'ordre d'un partage, d'un échange deviendra possible. Nous apprendrons comment notre vitalité leur était essentielle à travers ce long périple, mais comment simultanément ils nous imaginaient mort-e intérieurement, comme leur mère, et indifférent-e à leur vie affective. Ce clivage dont nous étions le soutien dans le transfert nous portait à ressentir avec gêne notre vitalité et souvent à rechercher, presque malgré nous, une neutralisation de celle-ci pour «faire corps» avec la morbidité de l'autre par son incorporation contre-transférentielle.

Le culte du mort-vivant: la fidélité à l'autre

Ces mères, présentes physiquement mais absentes à elles-mêmes et à leur progéniture, semblent avoir imposé un mode de présence sur fond d'absence. La présence de l'enfant évite l'inquiétude et l'angoisse, mais simultanément, aucune turbulence ne sera tolérée, car elle perturberait la mère dans son repli sur elle-même. L'enfant attentif à plaire, désireux d'être aimé, se moulera dans ce rôle d'être le plus possible sans besoin et sans désir. Sa propre vie pulsionnelle, non investie par sa mère, lui semblera dangereuse, menaçante. Mais le redoublement de l'état maternel, s'il peut se comprendre comme seul rapprochement possible avec celle-ci par mimétisme et «con-fusion», suggère le repérage du non-désir comme emblème d'une filiation. «Étant semblable à ma mère, j'en suis l'enfant, car je ne puis compter sur son désir pour moi comme garant de ma vie affective».

La fidélité fait lien, crée une proximité. C'est l'enfant qui doit assurer ce lien affectif que la mère s'avère incapable d'initier et encore moins de maintenir. L'enfant ne peut survivre qu'en faisant vivre cette mère en lui par incorporation de ce qui est mort en elle. René Kaïs et A. Green, à l'occasion de réflexions sur l'idéologie⁴, nous aident à comprendre les principaux ressorts de cette religion privée; car il s'agit bien de cela. Elle se présente sous les dehors d'une idéalisation de la figure maternante qui souvent induit l'analyste en erreur. Nous sommes plutôt en présence d'une *idolâtrie*⁵. Mais précisons d'abord à leur suite que ce processus n'apparaît que sur «les lieux mêmes où la satisfaction pulsionnelle ne peut avoir lieu» (Kaïs et Green, 1969, 214). «Qu'elle est comme le reflet négatif de l'amputation du Ça» (Kaïs, 1980, 10). Substitut du ça, l'idole incorporé (la mère de mes patient-e-s) révèle l'origine et la nature du léthal. Mais le paradoxe réside dans le refus de la mort qui accompagne le culte. Le déni de la mort possible de l'autre (même lorsqu'entretiens la mère est réellement décédée) fonde ce culte en maintenant en vie une morte-vivante ou une vivante-morte. Affirmons de cette religion privée ce que Kaïs attribue à l'idéologie:

«Elle n'est pas une structure dialogique parce qu'elle maintient l'illusion de l'intégrité, en deça de toute coupure. Elle est narcissique en cela» (Kaïs, 1980, 128).

À la différence de *l'idéologie*, *l'idolâtrie* ne surestime pas l'objet mais le surinvestit. On ne peut au sens strict parler de relation objectale. L'enjeu de l'idolâtrie, son noyau: un narcissisme primaire qui s'avère une culture de mort par une incorporation qui lui donne sa consistance et ses frontières. Se trouver dépossédé de ce culte, c'est s'effriter; sans distance avec cette ombre d'objet, tous les autres objets d'investissement possibles (il ne peut être question d'objet d'amour) ne sont guère que des ombres de l'ombre première à laquelle s'accroche ce Moi pour survivre. Il y a «clôture» du champ des affects, emprisonnés, captés par l'idole dès leur apparition, et lutte contre l'intrusion de tout ce qui se présente comme étranger à ce culte. L'idole tout comme le moi idéal, assure la «maîtrise spéculaire d'une forme unifiée et cohérente» (Kaïs, 1980, 135). Cet objet de culte n'est pas assimilable par le moi; il demeure encrypté et en ce sens il bloque l'accès à l'identification.

Faisons l'hypothèse que dans ce couple mère-enfant, ce dernier occupe la place et la fonction d'un fétiche pour la mère et qu'à son tour il la constitue en relique.

Terminons en notant qu'il y a chez tous ces patient-e-s un déni de leur corps, un impensé du corps qui les porte, en le négligeant, à se mettre en danger, ou alors à faire preuve de résistance physique peu commune: ce qui passe pour de l'intrépidité ou du courage!

Le culte des morts évoque les «esprits» qui hantent les vivants, fantômes plus présents en leur absence que les êtres de chair et d'os. Élaborer un corps de désir après avoir immolé l'idole, voilà la tâche ultime à laquelle nous convient ces enfants, dont justement la mère absente (*absentminded*) n'a jamais investi ce corps de besoin de ses désirs maternels qui permettent de le rêver et de faire rêver d'autres.

Notes

1. La racine grecque $\Theta\mu$ signifie «oubli». Dans la mythologie, le fleuve Léthé, un des fleuves de l'enfer dont l'ingurgitation de l'eau provoque l'oubli du passé, suggère un lien avec la perte de la mémoire. Par ailleurs, «latere» en latin renvoie à ce qui est caché mais aussi latent.
2. Il serait intéressant de comparer ce qui suit à l'étude de S. Leclair, 1971, Jérôme ou la mort dans la vie de l'obsédé in *Démasquer le réel*, Seuil, Paris, dans lequel l'auteur insiste sur le refus par l'obsédé de sa propre mort.
3. Chez cet auteur, nous sommes en présence d'un Oedipe précoce, totalement absent du profil des «désaffectés» dont je parle. La perte de sens et la tentative de le retrouver domine la problématique de Green, alors qu'ici le seul sens possible consiste dans le culte de l'idole. Dans les deux cas, «la contrainte à penser» amène à performer intellectuellement. De même, l'apparition dans le transfert d'une «haine secondaire» rapproche ces patients ainsi qu'un auto-érotisme qui ne sera que «plaisir d'organe» via le sport ou les relations sexuelles sans

tendresse. À nouveau, les différences surgissent lorsque Green note le désinvestissement abrupt de l'objet libidinal lorsqu'il déçoit, de par son rappel de la scène originaire traumatique.

4. Ils la présentent comme narcissique et mortifère, dans son refus de toute différence et sa reproduction du même.
5. Masud R. Khan a publié un article, dans *La Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 13, qui s'intitule «Entre l'idole et l'idéal» pp. 259-264. Je ne m'y référerai pas ici, car il constitue l'envers de la médaille de mes patients puisqu'il s'agit d'idolâtrie de l'enfant *par* la mère et ses conséquences pour la clinique de la perversion. Des soins corporels intensifs et dépersonnalisés par celle-ci seraient à l'origine de l'intériorisation d'un Soi idéalisé.

Références

- GREEN, A., 1969, Sexualité et idéologie chez Marx et Freud, *Études Freudiennes*, No. 1-2, 187-217.
- GREEN, A., 1982, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éd. de Minuit, Paris.
- KAIS, R., 1980, *L'idéologie, études psychanalytiques*, Dunod, Paris.
- KAIS, R., Green, A., 1969, Sexualité et idéologie chez Marx et Freud, *Études Freudiennes*, n° 1-2, 187-217.
- KHAN, Masud R., 1976, Entre l'idole et l'idéal, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 13, 259-264.
- LECLAIRE, S., 1971, Jérôme ou la mort de l'obsédé in *Démasquer le réel*, Seuil, Paris, 121-147.
- Oeuvres complètes de Corneille*, (1862), «Pompée», Hachette, vol. I, 1.
- PONTALIS, J.B., 1978, Se fier à... sans croire en..., *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 18, 5-14.
- WINNICOTT, D.W., 1971, La réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression (1948) in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 59-66.

Summary

As a contribution to the clinical treatment of melancholy, this article studies the transferential and counter-transferential dynamics of unmotivated female patients whose lethargy is due to a little or unrewarding mother-child relationship. After having identified their method of incorporating the maternal image, the author points out that the cult-type admiration bestowed on mothers provides a basis on which one can better understand the elements of this private religion focused on idolization rather than on idealization of the loved one.